

Frédéric DUHART

CADRE DE VIE ET OBJETS DU QUOTIDIEN DES BAYONNAIS AU XVIII^e SIÈCLE¹

Les créations de nombreux artistes contemporains, notamment celles de C. Boltanski, témoignent de la fascination de notre société pour les objets les plus ordinaires. Les sciences humaines n'échappent guère à cette emprise de la matérialité. L'histoire a fait de l'étude de la culture matérielle un de ses champs de recherches².

L'anthropologie historique ne se limite pas à une description du cadre de vie, elle étudie également les rapports de l'homme avec le monde des objets et tente de dégager les significations de la consommation. Il nous a semblé intéressant d'appliquer une telle démarche dans une ville moyenne du XVIII^e siècle. Nous avons opté pour Bayonne qui, par la stabilité de son cadre urbain, son orientation commerciale et la grande diversité de sa population du négociant au gagnedeniers, constitue un terrain riche pour une étude de la culture matérielle, de son évolution, sous l'effet notamment des influences extérieures, et de la diffusion des pratiques dans les divers groupes sociaux.

Une centaine d'inventaires après décès forme l'essentiel de notre corpus. Les actes proviennent des vingt notaires ayant tenu un répertoire au cours du XVIII^e siècle. La diversité des études exploitées offre une approche de la société bayonnaise dans sa diversité géographique et sociale et permet d'affiner l'étude qualitative des objets. En effet, la neutralité des descriptions n'est qu'apparente. Lorsqu'un notaire consigne un objet dans un acte, sa plume par "les mots, les adjectifs, avec leurs imperceptibles nuances, ou au contraire leur indifférence toute administrative" révèle des jugements de valeur³ qui permettent de remarquer de nombreux détails du cadre de vie.

La culture matérielle est en perpétuelle évolution. Pour saisir l'apparition des nouveaux objets et les phases de leur diffusion, nous avons élaboré un échantillon de cent vingt-quatre inventaires répartis en quatre tranches chronologiques : 1700-1729, trente et un actes ; 1730-1749, vingt-huit actes ; 1750-1769, vingt-huit actes et 1770-1790, trente-sept actes. La méthode, plus classique, de la double coupe chronologique, une tranche au début du siècle et une autre à son terme, ne convenait guère à l'étude des inventaires bayonnais, à cause d'un très fort déséquilibre numérique entre les deux périodes. En effet, le tiers des six cent vingt-six actes recensés dans les répertoires a été rédigé entre 1770 et 1790 alors que moins de un pour cent d'entre eux l'ont été entre 1700 et 1720.

Dans chaque tranche chronologique, quelques inventaires de petites gens apparaissent, mais à Bayonne comme ailleurs, l'inventaire après décès est essentiellement "un acte de riche ou tout au moins d'aisé"⁴.

Comme ailleurs, ces actes ne fournissent qu'une connaissance imprécise des formes des maisons et de l'organisation des logements. Le notaire n'évoque qu'exceptionnellement des éléments du bâti et ne s'intéresse qu'aux pièces renfermant des objets à inventorier. Certains biens ne sont pas pris en compte lors de la prise, ainsi les vêtements du conjoint survivant sont exclus de l'inventaire par la coutume. Les notaires ne consignent que rarement les denrées périssables et les objets de faible valeur. Parmi les réserves alimentaires, le vin, les pots de cuisses d'oie et les jambons sont, à de rares exceptions, les seules citées. Le double serment qu'exige la coutume, sur "l'autel de saint Pierre" et devant le maire ou son lieutenant⁵, en associant la crainte religieuse et la menace temporelle, limite la fraude sur les objets précieux. Acte juridique écrit par une plume étrangère au foyer, l'inventaire ne restitue pas une part importante de la signification des objets. Les liens, les souvenirs qui les unissent à leur propriétaire n'y trouvent pas leur place, non plus que les stratégies d'acquisition.

Pour exploiter le corpus, nous avons établi une grille de dépouillement exhaustif en tenant compte de tous les objets⁶. Toutes les mentions de couleurs et d'usure ont été conservées. Douze rubriques, inspirées par celles établies par A. Pardailhé-Galabrun et M. Baulant⁷, ont permis le classement des données : la cellule familiale, l'habitat, le mobilier, les ustensiles de ménage, les réserves alimentaires et les ustensiles de cuisine, le linge de maison, les objets de toilette, le linge de corps et les vêtements, les objets culturels, les objets personnels (bijoux, armes, etc.), les papiers et l'argent monnayé et les stocks professionnels.

La situation spatiale de l'objet a toujours été conservée. Elle évite les "dangereuses translations entre les objets utilisés et les objets inutilisés"⁸. Les archives du Corps de Ville, le livre de comptes de la famille Laborde-Noguès, quelques ouvrages anciens et des documents iconographiques enrichissent l'apport abondant mais incomplet des inventaires après décès.

L'étude des objets du quotidien permet de préciser l'évolution du cadre de vie bayonnais au cours du XVIII^e siècle, d'apercevoir les influences, de cerner les processus de diffusion.

Elle informe aussi sur les consommations. Quels sont les objets de la vie quotidienne bayonnaise ? Comment interpréter ces consommations ? Comment définir le luxe au sein de la société bayonnaise ?

Après l'habitat, théâtre où se joue la vie domestique, nous considérerons le mobilier structurant intérieur. Avec les petits objets, nous étudierons les "façons de faire" d'un monde que nous avons perdu.

1) LES PERMANENCES DE L'HABITAT

A) *Les formes de la maison*

Au cours du XVIII^e siècle, les goûts architecturaux des Bayonnais évoluent. Dans quelques inventaires, le notaire mentionne "des réédifications et des augmentations"⁹. Les archives de la série DD apportent plus de précisions sur les changements de la maison bayonnaise. La construction de la fin du XVII^e siècle, telle qu'elle apparaît sur *Les sections typologiques des rues de Bayonne*¹⁰, avec son avant-toit débordant, ses éléments saillants sur la façade et l'appui mouluré

des fenêtres est remise en cause au XVIII^e siècle par la politique d'alignement des façades entreprise par les échevins. Au cours de ce siècle, dix-sept pour cent des maisons de la ville sont alignées¹¹. Les matériaux traditionnels se maintiennent et la majorité des Bayonnais séjournent dans des constructions à pans de bois.

Mais un autre courant architectural rompant radicalement avec l'idéal ancien et reposant sur l'emploi de nouveaux matériaux et sur la sobriété élégante des façades se développe. La pierre appareillée provenant des carrières de Bidache, matériau de qualité qui n'est pas à la portée de toutes les bourses, caractérise cette nouvelle mode. Certains, tel Arnaud de Chanda¹² peuvent faire édifier une façade coûteuse où de sobres éléments de fer forgé peints en gris ou en noir¹³ valorisent la régularité de la pierre de taille. Pierre de Chegaray doit se contenter de "convertir en pierre de taille ce qui se trouve en charpente du rez-de-chaussée jusqu'au premier étage"¹⁴. Les propriétaires les moins argentés s'offrent l'apparence de la pierre en masquant les pans de bois sous du plâtre et en le peignant¹⁵.

Le nouvel idéal architectural ne concerne que les façades les mieux exposées, les plus visibles. Lorsque Jean Lamaignère fait rehausser sa demeure d'un étage, le devis nous apprend que seules "les façades du côté de la rivière" sont en pierre de taille et que des frises de chêne y lambrissent le "dessous du toit". La façade donnant sur la rue conserve ses pans de bois et n'est lambrissée qu'avec du pin¹⁶. Cette volonté de paraître s'accommode pourtant d'une banalité des formes de la maison. Ici, à cause du parcellaire étroit et à la différence de nombreux ports de la façade atlantique, il n'y a pas de beaux hôtels particuliers. L'unique hôtel bayonnais, la maison de Brethous, bâti au XVIII^e siècle par l'architecte et décorateur du roi, J.-A. Meissonnier, malgré le renom de son concepteur et ses balcons de style rocaille sculptés à Bordeaux¹⁷, est un bâtiment assez modeste comparé aux hôtels bordelais.

Le goût pour la pierre, qui se développe au XVIII^e siècle, témoigne d'un luxe sobre. Même derrière les dures façades de pierre de Bidache, le bois reste le matériau de construction essentiel. Les formes de la maison n'évoluent guère peut-être à cause de la mainmise d'artisans locaux sur la construction. L'influence de l'architecture exogène est très faible à Bayonne.

B) Les évolutions limitées des logements

La maison bayonnaise est une maison partagée. Dans cette ville de locataires où les loyers sont élevés¹⁸, la plupart des logements ne comportent que peu de pièces. Les plus modestes ne disposent que d'une pièce unique. Pierre Jay, un portefaix de sel partage sa chambre unique avec Claire Tauzet et leurs trois enfants¹⁹.

Les logements plus spacieux sont d'une commodité variable. Celui de Jean Darcet, maître chirurgien, occupe un étage entier : une chambre sur le devant, une chambre à côté, un appartement et une cuisine sur le derrière de la maison²⁰. En revanche, en 1775, le logement de Joseph Guiches se compose de cinq pièces réparties entre le second, le troisième et le cinquième étage de sa demeure²¹.

Dans cette ville où l'espace est un luxe, quelques ménages se distinguent par le grand nombre de pièces qu'ils occupent, parfois une maison entière. Guillaume Barrière loue, par exemple, pour cent cinquante livres l'année un chai et les trois étages d'une maison²². Une minorité de Bayonnais fortunés affirme

leur rang social par la possession, outre de spacieux logements urbains, de biens de campagne. Pierre Rouy, maître boulanger occupait, entre la rue des Cordeliers et la rue Pannecau, une maison de seize mille livres qu'il a quittée pour se retirer à Saint-Pierre d'Irube auprès de ses vignes²³.

Durant tout le XVIII^e siècle, dans la plupart des logements, il n'existe pas de pièces spécialisées. Le terme imprécis de "chambre" que les notaires utilisent abondamment en témoigne. Les termes de "cuisine" et de "salle" ne révèlent qu'une amorce de spécialisation. Les ustensiles nécessaires à la préparation des repas se concentrent lorsqu'elle existe dans la cuisine. La salle ou la "chambre servant de salle" est le lieu de la sociabilité et des apparences et concentre les plus beaux objets. Mais ces pièces constituent, comme le rappelle la présence de lits, des lieux de repos potentiels ; même dans de grands logements, à la fin de l'Ancien Régime, le lit reste omniprésent²⁴.

La spécialisation poussée des pièces ne concerne qu'une étroite minorité. Dans la première moitié du siècle, ce phénomène ne concerne que quelques titulaires de charges, des marchands et des négociants, comme en 1713, Joseph Dolives, conseiller du roi, lieutenant particulier et assesseur criminel, qui dispose de pièces aux fonctions précises : salle et cuisine dépourvues de lit, salon, etc.²⁵. A la fin du siècle, quelques capitaines de navires²⁶ et de riches maîtres de métiers²⁷ pratiquent eux aussi la spécialisation. Dans ces intérieurs, le salon, parfois "à manger"²⁸, participe à la mise en scène de la sociabilité. Le cabinet, au contraire, qu'il soit de lecture²⁹ ou de toilette³⁰ offre une retraite protégée. Ces innovations engendrent une segmentation de l'espace domestique et révèlent une conception plus rationnelle de l'habitat ainsi qu'une recherche d'intimité.

Dans les logements bayonnais, la vie domestique et l'activité professionnelle restent fortement imbriquées. Chez les maîtres de métiers de bouche, la cuisine et la boutique se confondent fréquemment. En 1746, le pâtissier Pierre Buisson fabrique ses tourtes dans sa "boutique servant de cuisine"³¹. Dans la demeure du négociant Dominique Labat, le comptoir joute la salle du premier étage, témoignant de l'emprise de ses affaires sur sa vie quotidienne³².

En fait les liens entre la vie professionnelle et la vie domestique sont étroits quelles que soient les professions. Même le modeste gabarier conserve son hamac et ses hardes de mer avec le reste de son linge³³.

Les évolutions dans l'organisation des logements ne concernent qu'une frange de la population disposant, par un cloisonnement de l'espace intérieur d'un cadre de vie plus intime. Mais, quelles que soient les fortunes l'activité professionnelle s'insère encore, pour tous, dans la vie domestique.

C) La chaleur et la lumière

Les possibilités de chauffage et d'éclairage des logements sont deux aspects fondamentaux du cadre de vie domestique.

Le feu de la cheminée est la seule source primaire de chaleur dans les intérieurs bayonnais. La centaine d'actes étudiée ne mentionne aucun poêle, signe d'une absence ou d'une extrême rareté de cet appareil. La cheminée, nécessaire à la cuisson des aliments, au chauffage et à la lutte contre l'humidité, symbolise le cœur du foyer. Dans les inventaires, les ustensiles à l'usage du feu (chenets, etc.) nous renseignent sur le nombre de pièces dotées d'une cheminée mais les actes

ne décrivent pas avec précision cet élément du bâti. La cheminée constitue un minimum domestique dont aucun logement n'est dépourvu. Entre les intérieurs composés de plusieurs pièces règne une grande inégalité. Bernard Detcheverry, un modeste marin ne dispose que d'une cheminée pour trois pièces alors que l'ancien maire Jean Léon Dubrocq peut chauffer quatre des cinq pièces de son appartement du Pont Majour³⁴.

Dans les intérieurs équipés de plusieurs cheminées, leurs ustensiles font apparaître une dichotomie. A la simplicité des accessoires utilisés dans la cuisine s'oppose la qualité et l'ornementation de ceux de la salle. Chez Pierre Lanne, une plaque en "fer de Hollande" équipe la cheminée de la salle, alors que celle de la cuisine est en "fer du pays"³⁵. Ce supplément esthétique témoigne de l'importance symbolique de la cheminée qui est un des lieux idéaux pour affirmer l'aisance d'une famille. Les âtres de certains intérieurs modestes renferment parfois des objets remarquables, à l'instar des "chenets en coste de melon" en laiton du foyer de Jeanne Cazenave³⁶: la plus value esthétique constitue alors le luxe du "pauvre".

La présence d'une cheminée ne signifie pas nécessairement que la pièce est bien chauffée. Le combustible est en effet rare et cher. Si certains Bayonnais disposent de réserves importantes de bois évaluées en charretées ou en gabares³⁷, d'autres, moins argentés, se contentent des fagots dont le prix de vente fluctue considérablement d'une semaine à l'autre, atteignant parfois en hiver des prix élevés, par exemple, cinq sous six deniers le trois mars 1741³⁸. Les plus modestes récupèrent les bois les plus divers. Pierre Bauzes, portefaix utilise des "bois de barrique"³⁹. Quelques Bayonnais utilisent le charbon, notamment de pin, plus coûteux que le bois⁴⁰.

Quel que soit le combustible, la cheminée traditionnelle n'a pas un rendement calorifique élevé⁴¹. Le bois conservé dans des chais humides se consume difficilement. A Bayonne, la diffusion des progrès techniques, tels que le trumeau, est tardive et ne concerne que les plus aisés. Le ramonage, de plus en plus régulier, des conduits⁴² améliore toutefois, au cours du XVIII^e siècle, le tirage des cheminées.

Pour combattre l'humidité et les courants d'air, les citadins habillent les murs de leur logement. Les notaires ne mentionnent que très rarement les boiseries. La demeure de Joseph Dolives, avec son vestibule boisé, révèle le goût des élites pour ce type de décoration⁴³. Les boiseries sont parfois richement décorées. Joseph de Laborde Noguès a contracté une dette de soixante-cinq livres envers un "peintre hambourgeois" pour "un tableau fait à une porte"⁴⁴.

L'habillage des intérieurs bayonnais subit au cours de la période étudiée des transformations décisives. Dans les premières décennies du siècle, les murs sont garnis de tapisseries, souvent d'un grossier bergame vert. Chez les négociants aisés, de somptueuses pièces d'Aubusson⁴⁵ ornent les plus belles pièces. Plus ou moins épaisses, toutes ces tapisseries constituent une défense contre la déperdition de chaleur. A la fin de l'Ancien Régime, la tapisserie a fortement reculé au profit des tentures de toile. Les motifs de ces tentures sont variés, le "pastoral" est particulièrement apprécié⁴⁶. La vogue des papiers peints confirme le succès de ces revêtements plus légers. Les inventaires ne recensent que les papiers collés sur toile. Ils ornent les appartements de l'élite économique. Le papier peint n'est

pas très onéreux, Joseph de Laborde Noguès le paie cinq livres la pièce en 1763⁴⁷. Sa présence est un signe d'aisance car sa fonction purement ornementale le réserve aux intérieurs les mieux chauffés et ses teintes subtiles, "fonds jaune citron"⁴⁸ par exemple, aux murs bien éclairés. Fragile, le papier peint se déprécie vite. La richesse des nuances qu'il autorise ajoute, à son usure physique, les aléas des modes.

Au cours du siècle, les solides tapisseries ont donc reculé au profit de matières plus légères et plus fragiles. Cette transformation estompe le caractère utilitaire de la tenture et en accentue la fonction ornementale.

Le "goût moderne"⁴⁹ attache une grande importance à la pénétration de la lumière. Les transformations de la maison des Laborde Noguès, au Port Neuf en sont un bon exemple : "[l'auteur de ces lignes est Joseph de Laborde Noguès] j'ai fait une quantité de croisées, ouvert une vue au milieu de la cour, [...] j'ai ouvert encore une vue au toit de la petite cour qui est au fond de mon appartement et cela pour éclairer mon cabinet de toilette."⁵⁰ Aux fenêtres des appartements cossus, des rideaux plus légers et moins opaques remplacent au cours du siècle les lourds rideaux de cadis. Les miroirs redistribuent la lumière solaire à l'intérieur des pièces.

Les plus mal logés conservent, devant leurs croisées étroites, les sombres rideaux de cadis qui entretiennent une pénombre que l'éclat des murs chaulés et la blancheur du linge atténuent tant bien que mal.

Pour lutter contre l'obscurité, les Bayonnais sont inégalement équipés. Jusqu'à la veille de la Révolution, un bon nombre de chambres uniques ne sont dotées que d'un seul luminaire, comme c'est le cas pour celle de Jean Lamarigue⁵¹. Pour les milieux populaires, la lumière est un luxe utilisé avec parcimonie. Les appareils d'éclairage sont coûteux. La livre de "bougie du Mont-de-Marsan" atteint deux livres et demi en 1766⁵². La valorisation sociale passe par l'usage ostentatoire de la lumière, que symbolise à merveille le lustre⁵³, et par les métaux employés dans la fabrication des luminaires.

Au début du siècle, la majorité des chandeliers sont en airain, dans la seconde moitié du siècle, le laiton le remplace. La question des alliages anciens est délicate⁵⁴ mais l'hypothèse d'une composition des alliages identique à l'actuelle expliquerait cette substitution. L'airain composé de cuivre et étain tendrait à devenir, du fait du renchérissement de ce dernier, une argenterie du pauvre : dans les rares actes où il apparaît à la fin du siècle, c'est un métal coûteux prisé avec l'étain⁵⁵. Le laiton, alliage de cuivre et de zinc se répandrait grâce à un prix moins élevé : sept chandeliers de laiton, avec leurs mouchettes et porte-mouchettes sont estimés douze livres en 1789⁵⁶. Le chandelier conserve toujours une valeur esthétique et le fer, fréquemment utilisé pour les lampes, ne l'est que rarement pour ce type d'objets.

L'argent est caractéristique des luminaires de luxe. Objets de prestige, en 1745, Duclerc estime le marc d'argenterie ouvree à cinquante livres⁵⁷, ils ne sont utilisés que dans les grandes cérémonies et sont le plus souvent soigneusement rangés dans les armoires. Ils ne sont accessibles qu'à une élite étroite composée de négociants, d'aristocrates et de quelques maîtres de métiers et de capitaines de navire aisés.

Dans la seconde moitié du siècle, certains ménages de maîtres de métiers et de capitaines de navire optent pour des imitations de ces objets de luxe. Ces *populuxe goods*⁵⁸, copies peu chères d'objets de luxes, utilisent l'argent haché ou le similor⁵⁹. De telles consommations semblent motivées par un désir d'imitation.

Le logement est le centre, plus ou moins spacieux, chaud et lumineux, de la vie domestique et sociale des Bayonnais. Le mobilier s'y trouvant témoigne d'une mentalité.

2) LE MOBILIER ET SES USAGES

A) Le lit, pôle de la vie domestique

Xavier de Maistre souligne fort bien, dans son *Voyage autour de ma chambre*, la fonction centrale du lit dans la vie quotidienne d'Ancien Régime : "c'est un berceau garni de fleurs ; c'est le trône de l'Amour ; c'est un sépulcre"⁶⁰.

Dans la journée, le lit a une fonction de représentation sociale, il manifeste l'aisance de son propriétaire. Il s'agit d'un investissement important. Le prix d'achat du lit de Jacob Alexandre est de neuf cents livres⁶¹. Dans les inventaires populaires, la valeur relative des lits est importante. Le notaire prise le lit de Marie Cruchette trente livres, somme qui représente cinquante-deux pour cent de la valeur de son pauvre mobilier⁶². Placés dans les plus belles pièces, les lits de maîtres sont des objets de prestige qui se distinguent aisément des couches de domestiques. L'écart entre la valeur d'un lit de maître et d'un lit de domestique est toujours très marqué. Le lit de François Viveau est trois fois plus cher que celui de son domestique⁶³.

Les garnitures de lit, exposées au regard des visiteurs durant la journée, constituent un investissement social important. Elles évoluent au cours du XVIII^e siècle. Dans la première moitié du siècle, le goût du temps est aux étoffes solides, cadis ou sempiternel. Le vert est la couleur la plus fréquente. Le rouge se rencontre dans quelques intérieurs aisés.

Au cours du demi-siècle suivant le cadis et la sempiternelle verte habitent encore les lits d'un grand nombre de petits maîtres de métiers et d'une partie du petit peuple portuaire, mais une véritable éclosion des couleurs a eu lieu dans de nombreux intérieurs. Les productions de l'industrie toilière, cotonette et indienne surtout, sont les plus employées. Ces étoffes sont parfois coûteuses : Joseph de Laborde Noguès dépense cent vingt et une livres pour acquérir une garniture de cotonette⁶⁴, mais elles constituent une protection moins efficace contre la déperdition de chaleur. Ces deux caractéristiques expliquent le maintien dans la plupart des foyers populaires des anciennes étoffes de laine pour la confection des garnitures de lit. Dans ces lits, derrière les rideaux épais, l'emploi de la courtpointe d'indienne se diffuse. Les toiles richement décorées, telles que les indiennes à fonds blanc ou rouge⁶⁵, se fanent et se déchirent plus rapidement que les anciennes étoffes mais elles sont surtout beaucoup plus exposées au changement de modes, véritable usure sociale. L'industrie florissante qui les produit fait, en effet preuve d'une judicieuse politique commerciale⁶⁶. La diffusion de ces toiles révèle une nouvelle façon de consommer.

La nuit, le lit se fait protecteur. Le nombre de dormeurs par couche détermine le degré d'intimité mais les inventaires n'autorisent qu'une connaissance approximative de celui-ci. Ils n'indiquent que très rarement l'âge des enfants, le nombre exact de domestiques, nous privant ainsi d'une connaissance précise de la maisonnée. Rien n'indique non plus que tous les lits présents dans un logement sont régulièrement utilisés. Dans les rares cas où les données sont précises, les lits ne sont pas surpeuplés. La chambre qu'occupe, chez son beau frère, Jacques Guillot renferme trois lits. Le plus confortable est à son usage et ses deux enfants disposent chacun d'un mauvais lit⁶⁷. Dans les intérieurs du petit peuple portuaire, la situation n'est guère différente. Les trois enfants impubères du marin Jean Bastarretche disposent d'un lit distinct de celui de leurs parents⁶⁸.

La faible densité d'occupation des lits donne une impression d'intimité, mais celle-ci est également liée à l'éloignement entre les différents lits. Dans les chambres uniques, deux lits ne sont pas rares ce qui confirme la faible occupation des lits. Dans les logements plus spacieux, ce cas de figure est beaucoup moins fréquent et le notaire ne remarque en général qu'un lit par pièce. L'intimité nocturne semble être une préoccupation réelle des Bayonnais.

Le lit constitue le dernier rempart contre le froid. Les rideaux forment une véritable carapace autour du dormeur et lorsque l'indienne remplace le cadis, elle arrête encore les courants d'air et maintient une protection symbolique en préservant l'intimité. Au cours du siècle, l'exigence de bien-être s'accroît et une accumulation de matelas rend les lits plus confortables. Alors que de nombreux maîtres de métiers de la fin du règne de Louis XIV se contentaient d'un unique matelas, leurs successeurs de la seconde moitié du siècle en ont rajouté un deuxième à leur couche⁶⁹. Les couettes de plumes, "hubety" dans la terminologie locale⁷⁰, sont fréquentes. Le chauffe-lit et la bassinoire sont courants dans les cuisines des marchands et des négociants du début du siècle puis, à partir des années 1740, dans celles des maîtres de métiers. Ils garantissent un sommeil à l'abri du froid même dans les lits garnis de toiles peintes. Conservés à l'abri des regards, ce sont des objets utilitaires dont les matériaux ne sont jamais luxueux, seul le bel objet doit être visible.

Les draps du lit sont au centre d'une symbolique de la vie d'un ménage. Ils sont un des éléments du trousseau de la mariée⁷¹, participant ainsi à sa fondation. Leur accumulation sanctionne la réussite économique du chef de famille. Au terme de sa vie, Dominique Laharrague conserve dans ses armoires pour deux cent quatre vingt-deux livres de draps de lits et de toile à drap. Cette somme représente vingt-deux pour cent de la valeur totale des effets inventoriés chez lui⁷². En cas d'un revers de fortune, une "créance de pain et de loyers" peut être réglée en *cédant quelques draps*⁷³. L'accumulation lingère qui apparaît dans de nombreux foyers est un phénomène complexe qui mêle la nécessité de renouveler les draps et la volonté de thésauriser.

B) Une nouvelle conception du rangement

Le coffre recule très nettement. Au début du siècle, il figure encore en bonne place dans les intérieurs bayonnais. Il ne s'agit pas nécessairement d'un meuble de transport facile, comme le rappellent les formes massives de quelques pièces conservées dans les musées locaux. Dès les années 1740, le coffre disparaît totalement du patrimoine de certains ménages et lorsqu'il est conservé, il se trouve

relégué dans des espaces marginaux, notamment le *bouge*⁷⁴. Son recul matérialise la remise en cause de l'entassement sans classement qui caractérise son emploi.

Les meubles de rangement verticaux sont présents dans les intérieurs bayonnais dès le début du siècle. En 1697, Isabeau Langlade possède une armoire de noyer lorsqu'elle entre au service de Pierre Ducau⁷⁵. L'abandon du coffre fait progressivement de l'armoire le meuble de rangement par excellence, présent aussi bien dans la chambre de Jean Ponteil, modeste portefaix que dans la salle du négociant Jean Baptiste Boccalin⁷⁶. Par ses étagères, l'armoire permet un rangement plus rationnel. Dans sa grande armoire, Jacques Brout range mouchoirs, chemises, jupes, vestes et linge de maison⁷⁷.

La diffusion du vaisselier témoigne de cette recherche de l'ordre et de la commodité dans le classement. Ce meuble bipartite libère les alentours de l'âtre des ustensiles qui s'y entassaient et facilite l'accès à la vaisselle.

La commode apparaît précocement dans les intérieurs de l'élite bayonnaise. La première mention de ce meuble que nous avons rencontrée remonte à 1739, chez l'ancien maire Jean Léon Dubrocq⁷⁸. Dans les années 1740, des commodes sont prisées lors des décès de certains négociants, de quelques épouses de capitaines de navire et de maîtres de métiers aisés. Le décalage avec la diffusion de ce meuble à Paris n'est pas très important puisque dans les années 1720-1730, la commode y est encore "un meuble de prestige réservé à une élite sociale"⁷⁹. L'adoption rapide de ce meuble recherché révèle une grande porosité de l'élite bayonnaise aux modes parisiennes qui se retrouve dans d'autres domaines.

La commode reste un meuble de l'élite urbaine, mais à la fin du siècle certains notaires emploient abusivement ce nom pour désigner, dans des intérieurs populaires, des buffets bas dotés de "deux portes et d'un tiroir"⁸⁰, alors que la vraie commode n'a que des tiroirs. La commode est à la fois un meuble de rangement rationnel et un objet d'apparat, très esthétique, placé dans les plus belles pièces. Pierre Léon Lauhé exhibe la sienne dans la salle du premier étage de sa maison du Bourg Neuf⁸¹.

Le bureau est lui aussi un meuble d'apparat, peu diffusé. Il est lié à la pratique de l'écrit mais ses tiroirs dotés de serrures et ses "secrets"⁸² favorisent un rangement rationnel et intime.

C) Les exigences de la sociabilité

Dans les logements, le nombre de sièges est très supérieur au nombre d'occupants et ce quelle que soit leur fortune. Pierre Catain, un capitaine de navire et son épouse disposent de douze chaises et d'un fauteuil⁸³. Dans sa chambre unique, Pierre Bauzes, portefaix, possède onze chaises⁸⁴. Seuls les indigents ne conservent qu'un petit nombre de sièges. Martin Lafargue et son épouse n'ont que deux chaises et l'état général de leur mobilier indique la pauvreté⁸⁵. Le siège est le minimum requis pour recevoir. La surabondance de sièges suggère une sociabilité active.

Considéré isolément, chaque siège nous renseigne sur l'esthétique du quotidien et les exigences du bien-être. La chaise est le siège le plus répandu, elle remplace le banc dans tous les logements, celui-ci n'étant présent que dans certaines boutiques, notamment celles des marchands de vin⁸⁶. La plupart des chaises sont

paillées. Au cours du siècle, l'exigence de bien-être augmente. La chaise entièrement de bois disparaît des intérieurs populaires alors que le goût de l'élite pour les sièges bien rembourrés et garnis s'affirme. Absent des intérieurs populaires du début du siècle, le fauteuil se diffuse par la suite mais le plus souvent à un seul exemplaire aux finitions soignées. La recherche d'un luxe "agréable" prend la forme dans les logements de l'élite de sièges volumineux. Le sofa apparaît précocement dans les demeures de négociants et dans la seconde moitié du siècle, il se diffuse auprès des capitaines de navire et des maîtres de métiers. Le canapé et la bergère restent plus rares.

Considérés dans leur ensemble, les sièges dessinent une géographie de la sociabilité. Dans les logements composés de plusieurs pièces, la distribution des sièges est inégale. Certes, quelques Bayonnais conservent un nombre important de sièges dans un bouge ou un réduit⁸⁷, mais dans la majorité des intérieurs, ils paraissent assignés à une pièce déterminée. Lorsque Joseph de Laborde Noguès commande un lot de chaises de Rouen, il sait déjà qu'elles sont destinées à la "petite chambre qui donne sur la salle"⁸⁸.

Les sièges se concentrent dans les plus belles chambres., c'est là qu'ils sont aussi les plus beaux et les moins usés. Dans la salle du logement de Gracieuse Duhalde, tous les sièges sont des fauteuils garnis de "jong" ou de tapisserie ; dans les autres pièces, ils sont paillés⁸⁹. Le notaire ne commente pas l'état des neuf chaises et du fauteuil qu'il prise dans la chambre du devant, chez Joseph Guiches mais note que les sièges des autres pièces sont vieux ou hors d'usage⁹⁰.

Ces observations ne concernent pas seulement les habitats spacieux de l'élite. Dès qu'il y a deux pièces, les plus beaux sièges se concentrent dans l'une d'elles. Jean Baptiste Lartigue, maître tillolier, a placé dans sa chambre donnant sur le quai des Cordeliers onze chaises et un fauteuil de cerisier estimés quatorze livres ; dans la cuisine adjacente, les six chaises communes et usées ne valent que trois livres⁹¹ : la sociabilité exige une mise en scène du décor intérieur, même dans les logements modestes.

D'autres meubles témoignent encore de l'importance de cette sociabilité. La table est le meuble de la convivialité par excellence, elle est présente dans tous les intérieurs. Elle peut être pliante, cas fréquent, par manque de place, dans les chambres uniques, ou fixe. Dans les appartements cossus, un mobilier ludique apparaît parfois. Les trictracs et les tables de "quadrille", appréciés de l'élite portuaire et de celle des métiers en sont les pièces les moins encombrantes. Le billard ne trouve sa place que dans les intérieurs spacieux car il est nécessaire de se déplacer autour de lui et aussi, sans doute, à cause de son prix. En 1729, un billard garni est prisé deux cents livres alors qu'un trictrac neuf ne coûte, en 1762, que vingt-neuf livres⁹².

D) Les essences et les styles

Au début du siècle, le noyer prédomine largement. C'est un bois lourd, très homogène et de teinte sombre. Il sert à la fabrication de tous les types de meubles. Il reste en vogue jusqu'à la fin de l'Ancien Régime, mais au cours du siècle, d'autres essences le concurrencent. Les résineux, notamment le pin, progressent fortement, en raison de leur coût modéré. Les milieux populaires apprécient ces essences. En 1757, une armoire de pin est évaluée seize livres et une de noyer, trente livres⁹³. Les autres essences forestières indigènes sont plus discrètes dans

les inventaires ; certes, à la fin du siècle, la commode de châtaignier connaît une vogue certaine mais le chêne et le hêtre sont peu employés parce que jugés trop campagnards alors que le mobilier rural landais⁹⁴ les utilise abondamment.

Dans la seconde moitié du siècle, le cerisier réalise une belle percée. Il est apprécié pour la fabrication des sièges et des buffets, bénéficiant de sa teinte rougeâtre qui rappelle celle des bois exotiques, beaucoup plus onéreux. Les prix de ces derniers, cent cinquante livres pour une armoire d'acajou⁹⁵, les réservent à une élite restreinte qui y voit la distinction suprême en matière d'ameublement.

Les meubles sont plus ou moins travaillés. Les armoires "façonnées"⁹⁶, les pieds de chaises "en colonnes de torse"⁹⁷, les tables "à pied de biche"⁹⁸ sont quelques exemples de l'art des menuisiers du temps. Ces finitions sont autant d'éléments ornementaux qui distinguent du commun.

Certains styles révèlent des influences extérieures à la ville. Le "coffre de Hollande en bois de sapin" est un meuble fréquent dans les intérieurs des catégories portuaires du début du siècle. Dans les décennies suivantes, l'élite portuaire s'engoue de la table marquetée "de Hollande". Certaines pièces d'ébénisterie, telles que les buffets et les tables à dessus de marbre, très rares à Bayonne ou la "commode à la chinoise avec son pied doré" de Marc Cornot⁹⁹ qui utilise des techniques de laquage très élaborées¹⁰⁰, sont vraisemblablement de facture extérieure à la ville. Les élites locales sont sensibles à ces modes exogènes.

C'est dans l'espace domestique, structuré par le mobilier que s'exécutent les gestes du quotidien.

3) LES GESTES DU QUOTIDIEN

A) Les objets de la cuisine¹⁰¹

Au cours du XVIII^e siècle, une fragilisation très nette des récipients de cuisson et de la vaisselle est perceptible.

La dinanderie qui est présente dans toutes les cuisines de la fin du règne de Louis XIV, régresse au cours du siècle et, à la veille de la Révolution, les ustensiles de cuivre n'apparaissent en grand nombre que dans les batteries de cuisine des plus aisés. Le renchérissement du cuivre explique ce recul : une chaudière de cuivre rouge est estimée quarante-sept livres en 1743¹⁰².

Les ustensiles de fer et ceux de terre progressent fortement au cours du siècle, leurs prix plus abordables ayant pu les favoriser aux dépens du cuivre mais leur succès a des raisons plus complexes. En effet, la poterie qui au début du siècle caractérisait les ménages les plus modestes, est utilisée à la fin de l'Ancien Régime dans toutes les cuisines. Sa diffusion est liée à une augmentation de la production potière, grâce notamment au développement des centres béarnais de Garos et Bouillon¹⁰³. Le fer s'impose dès le début du siècle pour la fabrication des grils, des poêles et des petits ustensiles. Son succès tient peut-être à une supériorité technique mais la diffusion des marmites de fer a pu, tout comme celle de la poterie, bénéficier de la prise de conscience des dangers du cuivre vert-de-grisé dont témoigne une lettre du ministre de la guerre ordonnant le remplacement des marmites de cuivre de l'Hôpital militaire par des ustensiles de fer¹⁰⁴. Ce souci n'a concerné dans un premier temps que les Bayonnais les mieux informés.

La vaisselle d'étain est présente dans tous les intérieurs bayonnais du début du siècle. Elle constitue un investissement durable mais coûteux : la douzaine d'assiettes, les quatre plats et l'aiguière prisés chez Joseph Rossignol valent cinquante livres¹⁰⁵. Dès le second tiers du siècle, les céramiques concurrencent fortement l'étain dont le prix ne cesse d'augmenter. Réduit à quelques pièces sur les vaisseliers les plus modestes, l'étain conserve dans les milieux populaires une fonction de prestige et de thésaurisation.

A la fin du XVIII^e siècle, la céramique est présente sur toutes les tables bayonnaises. Dans les milieux populaires, le succès des faïences communes, de piètre qualité et unies, tient à la faiblesse de leur coût. Jean Ponteil, un portefaix possède trente assiettes et un plat estimés six livres¹⁰⁶. Sur les tables de l'élite, apparaissent des céramiques coûteuses richement décorées provenant notamment de Hollande ou de Rouen. A la fin du siècle, la faïence anglaise est appréciée. La porcelaine, très coûteuse, n'apparaît que dans les intérieurs les plus aisés.

Le succès des céramiques doit être rapproché du dynamisme des faïenceries et porcelaineries. Les onze faïenceries qui ont fonctionné dans le bassin de l'Adour au XVIII^e ont alimenté à la fois le marché de bas de gamme et celui de qualité¹⁰⁷. Quant à la diffusion de la faïence anglaise, elle est le fruit d'une politique commerciale offensive.

La diffusion du gobelet de verre, présent en petit nombre chez les portefaix de sel de la fin de l'Ancien Régime¹⁰⁸, renforce l'impression d'une fragilisation de la vaisselle.

Au cours du siècle, les manières de table évoluent. Dès la fin du Grand siècle, le monde du négoce utilise la fourchette. Cet ustensile qui se diffuse au cours du siècle fait partie à la veille de la Révolution du quotidien des plus humbles. Son emploi matérialise un changement profond de la mentalité et des mœurs, la naissance d'une autocontrainte. Ce petit objet bouleverse, en effet, les pratiques et modifie également les règles de la commensalité en imposant de nouveaux gestes qui nécessitent un long apprentissage dès l'enfance dont témoignent les "petites fourchettes pour les enfants"¹⁰⁹. Le couteau de table se diffuse au cours du siècle mais demeure plus rare, les milieux populaires se contentant des petits canifs de quelques sous aux usages multiples¹¹⁰. La culture des apparences intègre parfaitement la commensalité. Par les objets de la table, les riches bourgeois affirment leur aisance. Le linge fin, les couverts et les salières d'argent rappellent la puissance de l'hôte.

La consommation des boissons exotiques, essentiellement le chocolat et le café pour lequel le goût des Bayonnais s'affirme au cours du siècle, révèle également une avancée de la civilisation des mœurs et l'importance du paraître. Le maniement des ustensiles qui forment les services à boisson (tasses, soucoupes, pincettes à sucre, etc.) nécessite des gestes mesurés, contrôlés, un travail de contrainte imposé au corps. Les cabarets "peints à la chinoise"¹¹¹, les porcelaines prestigieuses provenant des Indes¹¹²- cette mode exotique connaît un succès durable - et les chocolatières d'argent qu'emploie l'élite rappellent l'importance de cette consommation dans la mise en scène sociale. Chez les Bayonnais moins fortunés, la faïence commune remplace la porcelaine et les chocolatières ou les cafetières sont en cuivre, en fer-blanc ou même en terre.

B) *Les soins du corps et le travail des apparences*

Les nouveaux gestes de la toilette ne connaissent qu'une diffusion limitée.

A la fin du règne de Louis XIV, seuls quelques hommes du négoce possèdent une chaise de commodité "de Hollande"¹¹³. Ce meuble, qui constitue un progrès indéniable du confort intime, ne connaît par la suite qu'une diffusion limitée. Pour la majorité des Bayonnais, les latrines sont encore, au mieux, à la veille de la Révolution, les lieux utilisés quotidiennement.

L'eau est une denrée précieuse et son usage pour la toilette reste limité. Les aiguères accompagnées de leur bassin en étain puis en faïence se diffusent cependant au cours du siècle jusque dans les ménages modestes, mais ces objets n'autorisent qu'une toilette sommaire qui se concentre sur les parties visibles du corps notamment le visage et les mains. Leur diffusion marque une transition entre le temps de la toilette sèche et celui de l'emploi plus abondant de l'eau¹¹⁴.

Les nouveaux usages de l'eau n'apparaissent que très tardivement à Bayonne et dans un nombre réduit d'intérieurs. Les baignoires sont fort rares. Elles témoignent à la fois d'une préoccupation accrue à l'égard du corps, leurs propriétaires détenant aussi de nombreux objets de toilette¹¹⁵, et d'une nouvelle sensualité. Les bidets, peu répandus, témoignent d'un souci d'hygiène, qui tranche nettement avec l'ancienne conception de la propreté limitée aux parties visibles du corps. A la différence de J.-C. Perrot pour qui "baignoires et bidets ne signifient rien, même chez les [...] plus riches, que bizarrerie et excentricité"¹¹⁶, nous préférons les considérer comme les témoins d'un changement de sensibilité, au sein d'une élite fort réduite. La présence de ces deux objets dans les intérieurs d'une partie de l'élite bayonnaise révèle sa modernité. En effet, à Paris, même à la veille de la Révolution, la baignoire et le bidet restent l'apanage des catégories les plus aisées¹¹⁷.

La blancheur de la chemise et la netteté de ses habits distinguent encore dans cette société des apparences, celui qui est propre et celui qui ne l'est pas. Les inventaires ne nous donnent qu'une connaissance approximative du patrimoine linge et vestimentaire. Le cycle complexe de la récupération du textile, avec les reventes, les dons ou le réemploi à l'intérieur de la famille entraîne l'absence d'une partie ou de la totalité des vêtements dans un grand nombre d'actes et interdit une approche quantitative. Au cours du siècle, le vêtement des Bayonnais a profondément évolué, non pas dans sa forme, l'habit en trois pièces et la jupe restent les tenues les plus communes, mais dans ses étoffes. Aux sombres habits masculins du début du siècle, succèdent des tenues plus colorées. La vêtue féminine, assez colorée au début du siècle, se pare de motifs grâce au triomphe des indiennes. Le succès incontestable de tissus plus légers annonce une durée éphémère du vêtement et des désirs nouveaux de renouvellement plus rapide. Le vêtement des élites, influencé par les modes parisiennes¹¹⁸, affirme, avec ostentation, l'aisance de celui qui le revêt.

Un objet concentre à la fois le goût de l'apparence et l'émergence d'une nouvelle sensibilité liée à de nouveaux rapports au corps. Il s'agit du miroir. Au début du siècle, les notaires ne le remarquent que dans les intérieurs cossus des marchands et des maîtres de métiers aisés. A la veille de la Révolution, rares sont les intérieurs où ne figure pas, au moins, un petit miroir. En dépit des dimensions

variables des glaces, toutes les images spéculaires reflètent l'apparence du logis et de la personne, cette dernière entraînant une nouvelle conscience du corps.

C) La culture dans l'environnement domestique

Dès le début du siècle, toutes les couches de la société bayonnaise partagent une culture visuelle, accessible à tous. Elle est essentiellement religieuse. La plupart des retables, des estampes ou des tableaux consignés dans les inventaires sont d'inspiration religieuse. Les œuvres inspirées de la passion du Christ, "Jésus portant la croix"¹¹⁹ par exemple, évoquent un christianisme doloriste. La recherche d'intercesseurs entre le pauvre pêcheur et son Dieu se matérialise dans l'abondance des images représentant les saints ou la Vierge. Ces images se maintiennent sur les murs jusqu'à la fin de l'Ancien Régime.

Le crucifix et le bénitier, fréquemment placés aux abords des lits, figurent sous des formes plus ou moins coûteuses - des "Christ d'ivoire sur fond de velours noir" aux croix de bois¹²⁰ et des bénitiers d'argent à ceux de "terre de Biarritz"¹²¹ - dans un grand nombre d'intérieurs. Ils perdurent jusqu'à la Révolution.

Cette abondance d'objets de piété suggère une forte emprise de la religion sur les mentalités jusqu'à la fin du siècle, même chez l'élite urbaine.

La culture savante, celle de l'écrit, malgré les progrès réels de l'alphabétisation reste celle de l'élite. Le livre a, cependant, connu une diffusion très relative. Au début du siècle, seuls des hommes de loi, du négoce ou des talents laissent à leurs successeurs des ouvrages imprimés. La bibliothèque la plus importante que nous ayons trouvée est celle de Pierre Barberés, un négociant. Elle se compose d'une centaine de volumes¹²². Louis XVI régnant, le livre apparaît dans les inventaires de quelques maîtres de métiers aisés, le boulanger Pierre Rouy par exemple¹²³. Pour cette période, la bibliothèque la plus garnie que nous ayons rencontrée, comprend une centaine d'ouvrages¹²⁴, la majorité des possesseurs de livres ne disposant toujours que de quelques volumes.

La littérature religieuse est largement prédominante, même dans les dernières années de l'Ancien Régime. En 1789, elle compose presque soixante-dix pour cent de la bibliothèque d'une fille majeure, Jeanne Marie Massin. Dans le cabinet du négociant Jean Baptiste Boccalin la moitié des ouvrages sont des in-douze de nature religieuse¹²⁵. De nombreux titres évoquent la Semaine Sainte ou la vie des saints. L'histoire religieuse est également appréciée.

Souvent quelques ouvrages rappellent l'activité professionnelle de leur propriétaire. L'élite portuaire apprécie *Le parfait négociant* de Savary des Bruslons.

Les livres d'histoire, de philosophie latine et de littérature évoqués au gré des goûts personnels témoignent, encore à la fin du siècle, plus d'un humanisme classique que d'une philosophie éclairée.

La culture des Bayonnais du XVIII^e siècle, fortement empreinte de religion, est double. L'image et l'objet forment une culture visuelle comprise et partagée par tous, alors que la lecture et l'écriture caractérisent la culture savante, celle d'une minorité.

Conclusion

Au terme de ce parcours au cœur de la vie quotidienne de ces citadins du XVIII^e siècle, une transformation profonde de la culture matérielle bayonnaise est perceptible.

Au cours du XVIII^e siècle, une nouvelle conception de la consommation apparaît. Elle se manifeste très nettement dans la fragilisation de nombreux objets : le métal a reculé dans les cuisines et sur les tables au profit des ustensiles et de la vaisselle de céramique, des étoffes moins résistantes s'imposent au détriment des tissus de laine. Une révolution de la couleur transforme le cadre de vie, par les tentures et les tenues d'indienne moins austères que les anciennes étoffes de laine, par les teintes plus chaudes du mobilier et de la vaisselle de céramique. La durabilité des objets n'est plus un critère fondamental lors de l'achat et la variété autorise l'affirmation de goûts personnels. Les fondements de cette rupture radicale dans les pratiques de consommation sont nombreux. Le renchérissement de certains produits y joue un rôle déterminant. Mais cette évolution de la consommation est intimement liée à des réussites industrielles, techniques et commerciales.

En dépit des lourdes permanences de l'habitat dans cette ville où la construction en pierre ne s'impose guère et où l'imbrication de l'activité professionnelle et de la vie privée se maintient, quelques signes de la quête d'un bien-être personnel sont décelables. Dans quelques logements où les pièces se spécialisent, des retraites protégées, le cabinet par exemple, se créent. Dans ces mêmes intérieurs, un mobilier raffiné et confortable rend la vie plus agréable. Cette conquête de l'intime ne concerne qu'une minorité. La chambre unique et les pièces indifférenciées correspondent encore à la fin du siècle à la réalité quotidienne de la majorité des familles. Le seul confort auquel tous les Bayonnais accèdent est celui de l'âme dont une multitude d'objets de dévotion témoignent jusqu'à la Révolution.

Toute la société bayonnaise ne participe pas aussi activement aux transformations du cadre de vie. Les négociants et les gros marchands adoptent les premiers les nouveautés. Les capitaines de navire les acquièrent rapidement, en même temps que le négoce ou avec quelques années de décalage. Quelques talents et maîtres de métiers fortunés leur emboîtent le pas. Les consommations se diffusent ensuite à un rythme plus ou moins rapide auprès des autres Bayonnais. Le succès rapide des innovations auprès des capitaines de navire, dont la fortune n'est pas nécessairement supérieure à celle des riches artisans, suggère un penchant de l'élite portuaire pour ces objets venus d'ailleurs.

La culture matérielle subit, en effet, des influences nombreuses : objets hollandais au début du siècle, chinoiserie, etc. Les élites s'intéressent également de près aux modes parisiennes.

L'importance des relations de sociabilité détermine grandement les modèles de consommation bayonnais du XVIII^e siècle, même ceux des plus modestes. Elles imposent la présence massive de sièges, une convivialité, celle du chocolat ou du café par exemple et chez les plus riches, un mobilier ludique.

Indirectement, la sociabilité établit une hiérarchie entre les espaces. Les pôles de la vie domestique, le lit et la cheminée, manifestent autant qu'ils le peuvent l'aisance du foyer. Dans les logements formés de plus d'une pièce, les plus beaux

objets se concentrent là où l'intimité de la famille et sa vie sociale se confondent. Cette société où le miroir se diffuse au cours du siècle est une société des apparences.

La sociabilité repose sur des règles de civilité de plus en plus strictes et exerce une contrainte accrue sur le corps que caractérise le maniement de certains objets, tels que la fourchette.

Certains objets, l'armoire d'acajou, le couvert d'argent..., distinguent le consommateur. Leur plus value sociale constitue le luxe.

Le luxe est une notion relative socialement. Celui de l'élite est une confortable aisance associée à la fonctionnalité : la sobriété de la façade en pierre de taille autorise l'agrandissement des fenêtres. Sans être tapageur, ce luxe est bien visible ; les étoffes coûteuses, la porcelaine des Indes s'identifient facilement.

Il existe également un luxe populaire avec des manifestations spécifiques, car il ne s'agit pas, comme le remarque fort justement C. Campbell, d'une simple imitation de celui des plus aisés¹²⁶. Il se concentre généralement autour des deux pôles de la vie domestique. Il peut s'agir d'une paire de chenets dotée d'un élément décoratif ou d'une garniture de cheminée parfois très modeste mais dont l'inutilité fait la plus value sociale. Un lit d'un prix disproportionné par rapport à la valeur totale du mobilier est une autre manifestation de ce luxe populaire.

L'histoire de la culture matérielle, à la charnière de l'histoire économique et sociale, de l'histoire des mentalités et de l'anthropologie historique a pour enjeu la compréhension des mécanismes de la consommation. Elle est capable de fournir une mise en perspective historique nécessaire pour comprendre notre propre société et ses évolutions.

Notes

1. Cet article est une synthèse de notre T.E.R. : *Aspects de la culture matérielle bayonnaise au XVIII^e siècle*, Université Michel de Montaigne-Bordeaux 3, 1997-1998, 254 et 109 pages. Ce travail a été réalisé sous la direction de Madame le Professeur J. Pontet que nous tenons à remercier pour son encadrement attentif.

2. Sur les fondations posées par l'École des Annales, une histoire du cadre de vie s'est développée, en France, notamment après la parution, en 1981, du *peuple de Paris* de D. Roche. Parallèlement, une histoire anglo-saxonne de la consommation prenait son essor. Cf. D. Poulot, "Une nouvelle histoire de la culture matérielle ?", *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine*, 1997, p.p. 345-346.

3. R. Muchembled, "Luxe et dynamisme social à Douai au XVII^e siècle", *Nouvelles approches concernant la culture de l'habitat*, Turnhout, 1991, p. 199.

4. D. Roche, *Le peuple de Paris*, Paris, 1981, p. 60.

5. *Coutumes générales de la ville et de la cité de Bayonne...*, Bayonne, 1773, p. 79.

6. R.-P. Garrard, "English probate inventories...", *Probate inventories...*, Wageningen, 1980, p. 73 et J. de Vries, "Between purchasing power and the world of goods : understanding the household economy in early Europe", *Consumption and the world of goods*, Londres et New York, 1993, p. 107.

7. A. Pardailhé-Galabrun, *La naissance de l'intime...*, Paris, 1988, p.p. 24-25, et M. Baulant, "Niveaux de vie paysans autour de Meaux en 1700 et 1750", *Annales ESC*, 1975, p.p. 505-518.

8. A. Fillon, "Les notaires royaux auxiliaires de l'histoire ?", *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest*, 1989, p.p. 4-5.

9. A.D.P.-A., Duclerc, IIIIE 3366, Jacob Alexandre, 10/02/1745.

10. Quelques profils de maisons sont reproduits dans I. Galarraga Aldanondo, *La Vasconia de las ciudades*, Saint Sébastien, 1996, p. 56.

11. J. Pontet-Fourmigué, *Bayonne. un destin de ville moyenne à l'époque moderne*, Biarritz, 1990, p. 350.

12. A.M.B., DD 141, pièce 13, 1760.

13. A.M.B., DD 148, pièce 68, 07/08/1778.

14. A.M.B., DD 127, pièce 70, 06/06/1742.

15. A.M.B., DD 148, pièce 10, 21/03/1774.

16. A.M.B., DD 148, pièce 68, 07/08/1778.

17. E. Ducéré, *Le vieux Bayonne. hôtels, maisons et logis* (1909), Marseille, 1981, p. 29.

18. J. Pontet, *Bayonne. un destin de ville moyenne...*, Biarritz, 1990, p.p. 564-571.

19. A.D.P.-A., Lordon, IIIIE 3358, Claire Tauzet, 29/04/1789.

20. A.D.P.-A., Defissalde, IIIIE 4156, Jean Darcet, 16/06/1749.

21. A.D.P.-A., Ladordette, IIIIE 3437, Joseph Guiches, 03/10/1775.

22. A.D.P.-A., Delissalde, IIIIE 4154, Guillaume Barrière, 19/02/1723.

23. A.D.P.-A., Damestoy, IIIIE 3961, Agnès Darraibou, 20/09/1789.

24. A.D.P.-A., Dhiriart, IIIIE 4516, Jeanne Mouscardy, 14/12/1789.

25. A.D.P.-A., Duclerc, IIIIE 3330 (1), Joseph Dolives, 08/03/1713.

26. A.D.P.-A., Duhalde, IIIIE 3484, Louise Doyharçabal, 27/04/1789.

27. A.D.P.-A., Dhiriart, IIIIE 4514, Jean Laharrague, 24/02/1787.

28. A.D.P.-A., Dhiriart, IIIE 4516, Marguerite Dupin, 01/02/1789.
29. A.D.P.-A., Duclerc, IIIE 3372, Pierre Barberés, 18/07/1749.
30. A.D.P.-A., Dhiriart, IIIE 4504, Gracieuse Duhalde, 11/09/1778.
31. A.D.P.-A., Piquesarry, IIIE 3288, Jeanne Dufau, 30/04/1746.
32. A.D.P.-A., Dhiriart, IIIE 4517, Dominique Labat, ?/03/1790.
33. A.D.P.-A., Lesseps, IIIE 3861 (1), Pierre Sallenave, 21/06/1757.
34. A.D.P.-A., Dhiriart, IIIE 4475, Catherine Gallarède, 07/11/1752 et Lesseps, IIIE 3829, Jean Léon Dubrocq, 27/08/1739.
35. A.D.P.-A., Dubourg, IIIE 3182, Marie de Garat, 19/09/1722.
36. A.D.P.-A., Piquesarry, IIIE 3254, Jeanne Cazenave, 28/07/1707.
37. A.D.P.-A., Dassance, IIIE 3443, Mathieu Héguy, 21/07/1753 et Lordon, IIIE 3554, Marie Mengou, 06/06/1777.
38. A.M.B., HH 7, 1741-1743.
39. A.D.P.-A., Duclerc, IIIE 3349, Pierre Bauzes, 18/07/1736.
40. A.D.P.-A., Delissalde IIIE 4160, Bertrand Lavié, 09/04/1729.
41. B. Garnot, "Le logement populaire au XVIII^e siècle : l'exemple de Chartres", *RHMC*, 1989, p. 209.
42. J. Pontet, *Bayonne, un destin de ville moyenne...*, Biarritz, 1990, p. 316.
43. A.D.P.-A., Duclerc, IIIE 3330 (1), Joseph Dolives, 08/03/1713.
44. A.M.B., Ms 665, 05/1765.
45. A.D.P.-A., Delissalde, IIIE 4154, Guillaume Barrière, 19/02/1723.
46. A.D.P.-A., Dhiriart, IIIE 4516, Jeanne Mouscardy, 14/12/1789.
47. A.M.B., Ms 665, 06/1763.
48. A.D.P.-A., Dhiriart, IIIE 4504, Gracieuse Duhalde, 11/09/1778.
49. A.M.B., DD 148, pièce 7, 04/03/1774.
50. A.M.B., Ms 665, 07/1769.
51. A.D.P.-A., Lordon, IIIE 3558, Jean Lamarigue, 28/03/1788.
52. A.M.B., Ms 665, 01/1766.
53. A.D.P.-A., Duclerc, IIIE 3330 (1), Joseph Dolives, 08/03/1713.
54. M. Baulant, "Age de fer ou âge du chêne. Les matériaux des objets quotidiens...", *Inventaires après décès...*, Louvain-la-Neuve, 1988, p. 49.
55. A.D.P.-A., Dhiriart, IIIE 4514, Jean Laccassaigne, ?/02/1787.
56. A.D.P.-A., Lordon, IIIE 3558, Étienne Larcebeau, 17/11/1789.
57. A.D.P.-A., Duclerc, IIIE 3366, Sara Louiz, 10/02/1745.
58. C. Fairchild, "The production and the marketing of populuxe goods in the eighteen-century Paris", *Consumption and the world of goods*, Londres et New York, 1993, p. 228.
59. A.D.P.-A., Dhiriart, IIIE 4517, Jeanne Delpu, ?/03/1790.
60. Cité par P. Dibie, *Ethnologie de la chambre à coucher*, Paris, 1987, p. 103.
61. A.D.P.-A., Duclerc, IIIE 3366, Sara Louiz, 10/02/1745.

62. A.D.P.-A., Lambert, IIIE 4221, Vincent Laborde, 10/12/1772.
63. A.D.P.-A., Dhiriart, IIIE 4475, Magdeleine Faussin, 10/05/1752.
64. A.M.B., Ms 665, 11/1763.
65. A.D.P.-A., Dhiriart, IIII: 4517, Jeanne Delpú, ?/03/1790 et Duhalde, IIIE 3484, Louise Doyharçabal, 27/04/1789.
66. P. Verley, *La révolution industrielle*, Paris, 1997, p. 30.
67. A.D.P.-A., Duhalde, IIIE 3458, Jacques Guillot, 19 et 20/09/1769.
68. A.D.P.-A., Dhiriart, IIIE 4474 (1), Jean Bastarretche, 30/01/1751.
69. A.D.P.-A., Piquesarry, IIIE 3260 (2), Jean Sallenave, 13/08/1710 et Lordon, IIIE 3554, Marie Mengou, 06/06/1786.
70. A.D.P.-A., Piquesarry, IIIE 3254, Michel Durans, 04/10/1707.
71. A.D.P.-A., Lesseps, IIIE 3825, Étienne Lafont, 06/12/1769.
72. A.D.P.-A., Dhiriart, IIIE 4513, Dominique Laharrague, 13/02/1786.
73. A.D.P.-A., Damestoy, IIIE 3961, Pierre Rouy, 20/09/1788.
74. A.D.P.-A., Dhiriart, IIIE 4516, Jean Thore, 14/12/1789.
75. A.D.P.-A., Dubarbier, IIIE 4140, Pierre Ducau, 17/08/1703.
76. A.D.P.-A., Lordon, IIIE 3558, Jean Ponteil, 13/02/1788 et Damestoy, IIIE 3960, Jean Baptiste Boccalin, 26/07/1786.
77. A.D.P.-A., Dassance, IIIE 3548, Marie Brisson, 20/01/1756.
78. A.D.P.-A., Lesseps, IIIE 3829, Jean Léon Dubrocq, 26/08/1739.
79. A. Pardailhé-Galabrun, *La naissance de l'intime...*, Paris, 1988, p. 320.
80. A.D.P.-A., Lordon, IIIE 3558, Claire Tauzet, 29/04/1789.
81. A.D.P.-A., Duhalde, IIIE 3474, Pierre Léon Laulhé, 18 et 23/07, 08 et 27/08/1783.
82. A.D.P.-A., Damestoy, IIIE 3960, Jean Baptiste Boccalin, 26/07/1786.
83. A.D.P.-A., Duhalde, IIIE 3481 (1), Pierre Catain, 03/03/1786.
84. A.D.P.-A., Duclerc, IIIE 3349, Pierre Bauzes, 18/07/1730.
85. A.D.P.-A., Piquesarry, IIIE 3254, Martin Lafargue, 28/10/1707.
86. A.D.P.-A., Lordon, IIIE 3558, Étienne Larcebeau, 17/11/1789.
87. A.D.P.-A., Duhalde, IIIE 3484, Louise Doyharçabal, 27/04/1789.
88. A.M.B., Ms 665, 08/1767.
89. A.D.P.-A., Dhiriart, IIIE 4504, Gracieuse Duhalde, 11/09/1778.
90. A.D.P.-A., Labordette, IIIE 3437, Joseph Guiches, 03/10/1775.
91. A.D.P.-A., Lordon, IIIE 3558, Marie Chatelier, 19/02/1788.
92. A.D.P.-A., Delissalde, IIIE 4154, Bernard Fossecave, 23/01, 11/02 et 22/07/1723 et A.M.B., Ms 665, 08/1762.
93. A.D.P.-A., Lesseps, IIIE 3861 (2), Charles Larre, 18/07/1757.
94. M. Figeac, *Destins de la noblesse bordelaise...*, Bordeaux, 1996, p.157.
95. A.D.P.-A., Lesseps, IIIE 3891, Pierre Lafourcade, 03/01/1770.

96. A.D.P.-A., Lesseps, IIIE 3851, Marie Dubourdieu, 22/07/1754.
97. A.D.P.-A., Lesseps, IIIE 3827, Pierre Darrispe, 29/08/1737.
98. A.D.P.-A., Lordon, IIIE 3554, Marie Mengou, 06/06/1777.
99. A.D.P.-A., Dhiriart, IIIE 4514, Marc Cornot, 07/08/1766.
100. L. Auslander, *Taste and power, furnishing modern France*, Berkeley, 1996, p.p. 56-57.
101. Dans cette partie nous n'évoquons que les objets liés à l'alimentation. Pour une approche plus détaillée des pratiques alimentaires, *Aspects de la culture matérielle bayonnaise...*, p.p. 115-182.
102. A.D.P.-A., Piquesarry, IIIE 3284, Dominique Rouy, 18/11/1743.
103. J. Cadaye, *Poteries et potiers de Garos et Bouillon*, Château de Laàs, 1990, p. 16.
104. A.M.B., BB 52, p. 43, 07/03/1738.
105. A.D.P.-A., Barroilhet, IIIE 3226, Joseph Rossignol, 14/04/1722.
106. A.D.P.-A., Lordon, IIIE 3558, Jean Ponteil, 13/02/1788.
107. La riche collection du Musée de la Faïencerie (Samadet 40320) en témoigne.
108. A.D.P.-A., Lordon, IIIE 3558, Claire Tazet, 29/04/1789.
109. A.D.P.-A., Dhiriart, IIIE 4517, Dominique Labat, ?/03/1790.
110. A.M.B., CC 330, pièce 13, 26/04/1753.
111. A.D.P.-A., Damestoy, IIIE 3960, Jean Baptiste Boccalin, 26/07/1786.
112. A.D.P.-A., Lesseps, IIIE 3829, Jean Léon Dubroccq, 27/08/1739.
113. A.D.P.-A., Piquesary, IIIE 3262, Bernard Lamarre, 29/01/1711.
114. G. Vigarello, *Le propre et le sale...* (1985), Paris, 1987, p.p. 176-177.
115. A.D.P.-A., Damestoy, IIIE 3960, Jean Baptiste Boccalin, 26/07/1786.
116. J.-C. Perrot, *Genèse d'une ville moderne : Caen au XVIII^e siècle*, Paris, La Haye, 1975, p. 916.
117. A. Pardailhé-Galabrun, *La naissance de l'intime...*, Paris, 1988, p. 357.
118. La lecture de la correspondance privée des députés au Conseil du Commerce témoigne de l'attention que portent ces correspondants bayonnais à la mode vestimentaire des Parisiens. Cf. notamment A.M.B., HH 280, p. 191, 28/10/1758.
119. A.D.P.-A., Labordette, IIIE 3437, Joseph Guiches, 03/10/1775.
120. A.D.P.-A., Piquesarry, IIIE 3278, Claude Dupreuilh, 14/03/1739 et Delissalde, IIIE 4169, Marie Héguy, 01/06/1742.
121. A.D.P.-A., Lesseps, IIIE 3825, Étienne Lafont, 06/12/1736 et Delissalde, IIIE 4156, Jean Darcet, 16/06/1725.
122. A.D.P.-A., Duclerc, IIIE 3372, Pierre Barberés, 18/07/1749.
123. A.D.P.-A., Damestoy, IIIE 3961, Pierre Rouy, 20/09/1788.
124. A.D.P.-A., Lordon, IIIE 3558, Jeanne Marie Massin, 10/01/1789.
125. A.D.P.-A., Damestoy, IIIE 3960, Jean Baptiste Boccalin, 26/07/1786.
126. C. Campbell, "Understanding traditional and modern patterns of consumption in the eighteenth-century England : a character-action approach", *Consumption and the world of goods*, Londres et New York, 1993, p. 40.